

# *Que d'épines, Amour, accompagnent tes roses*

*Alcandre plaint la captivité de sa maîtresse.*

1609.

*Que d'une aveugle erreur tu laisses toutes choses*

*À la merci du sort !*

*Qu'en tes prospérités à bon droit on soupire !*

*Et qu'il est mal aisé de vivre en ton empire,*

*Sans désirer la mort !*

*Je sers, je le confesse, une jeune merveille,*

*En rares qualités à nulle autre pareille,*

*Seule semblable à soi ;*

*Et, sans faire le vain, mon aventure est telle,*

*Que de la même ardeur que je brûle pour elle*

*Elle brûle pour moi.*

*Mais parmi tout cette heure, ô dure destinée,*

*Que de tragiques soins, comme oiseaux de Phinée,*

*Sens-je me dévorer !*

*Et ce que je supporte avec patience,*

*Ai-je quelque ennemi, s'il n'est sans conscience,*

*Qui le vit sans pleurer ?*

*La mer a moins de vents qui ses vagues irritent,*

*Que je n'ai de pensers qui tous me sollicitent*

*D'un funeste dessein ;*

*Je ne trouve la paix qu'à me faire la guerre ;*

*Et si l'enfer est fable au centre de la terre,*

*Il est vrai dans mon sein.*

*Depuis que le soleil est dessus l'hémisphère,*

*Qu'il monte ou qu'il descende, il ne me voit rien faire*

*Que plaindre et soupirer :*

*Des autres actions j'ai perdu la coutume ;*

*Et ce qui s'offre à moi, s'il n'a de l'amertume,*

*Je ne puis l'endurer.*

*Comme la nuit arrive, et que par le silence*

*Qui fait des bruits du jour cesser la violence*

*L'esprit est relâché,*

*Je vois de tous côtés sur la terre et sur l'onde*

*Les pavots qu'elle sème assoupir tout le monde,*

*Et n'en suis point touché.*

*S'il m'advient quelquefois de clore les paupières,*

*Aussitôt ma douleur en nouvelles manières*

*Fait de nouveaux efforts ;*

*Et de quelque souci qu'en veillant je me ronge,*

*Il ne me trouble point comme le meilleur songe*

*Que je fais quand je dors.*

*Tantôt cette beauté, dont ma flamme est le crime,*

*M'apparaît à l'autel, où, comme une victime,*

*On la veut égorger ;*

*Tantôt je me la vois d'un pirate ravie ;*

*Et tantôt la fortune abandonne sa vie*

*À quelque autre danger.*

*En ces extrémités la pauvrete s'écrie :*

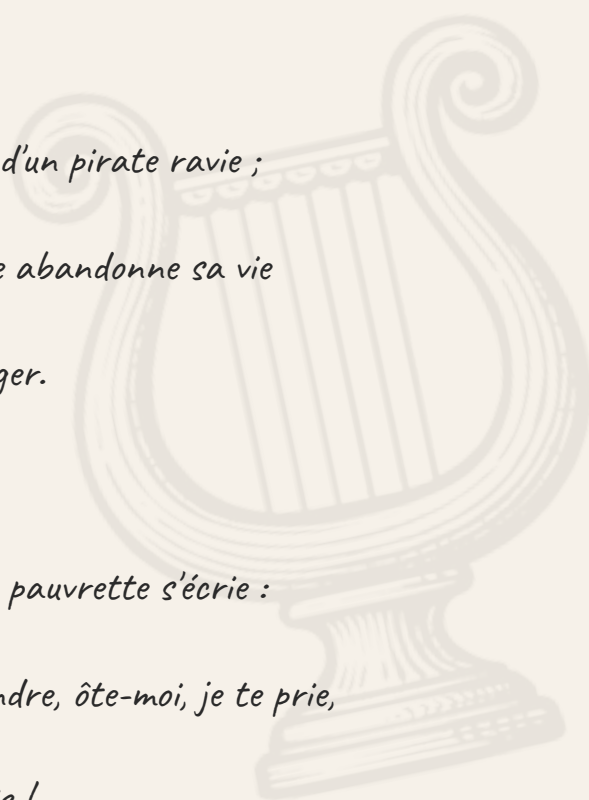
*Alcandre, mon Alcandre, ôte-moi, je te prie,*

*Du malheur où je suis !*

*La fureur me saisit, je mets la main aux armes :*

*Mais son destin m'arrête ; et lui donner des larmes,*

*C'est tout ce que je puis.*



*Voilà comme je vis, voilà ce que j'endure*

*Pour une affection que je veux qui me dure*

*Au-delà du trépas.*

*Tout ce qui me la blâme offense mon oreille ;*

*Et qui veut m'affliger, il faut qu'il me conseille*

*De ne m'affliger pas.*

*On me dit qu'à la fin toute chose se change,*

*Et qu'avec le temps les beaux yeux de mon ange*

*Reviendront m'éclairer.*

*Mais voyant tous les jours ses chaînes se restreindre,*

*Désolé que je suis, que ne dois-je point craindre ?*

*Ou que puis-je espérer ?*

*Non, non, je veux mourir ; la raison m'y convie ;*

*Aussi bien le sujet qui m'en donne l'envie*

*Ne peut être plus beau ;*

*Et le sort, qui détruit tout ce que je consulte,  
Me fait voir assez clair que jamais ce tumulte  
N'aura paix qu'au tombeau.*

*Ainsi le grand Alcandre aux campagnes de Seine*

*Faisait, loin de témoins, le récit de sa peine,*

*Et se fondait en pleurs.*

*Le fleuve en fut ému, ses Nymphes se cachèrent,*

*Et l'herbe du rivage où ses larmes touchèrent*

*Perdit toutes ses fleurs.*

*François de Malherbe (1555-1628)*

